

Un dégonflage en règle

Au fur et à mesure que les jours passent, les Allemands nous endorment un peu plus avec leur promesse de libération, je le sens bien. Deux d'entre nous ont déjà mis les voiles. J'imagine qu'ils ont réussi. On n'en aura jamais la confirmation. Quelques jours plus tard, j'ai un sérieux accrochage avec ce salaud de Millard et sa bande de brigands. Tout cela n'arrange pas mon moral qui redescend d'un coup.

Il est 19 h. Je rentre comme d'habitude à la caserne quand je vois un attroupement de collègues qui discutent de façon animée. Je m'approche, et l'un d'eux m'interpelle.

— Salut, Jean, nous étions justement en train de parler du café que l'on nous oblige à payer tous les matins. On en a tous ras la casquette des magouilles du Millard !

— Evidemment, je pense que nous sommes environ deux cents à le penser, dis-je en haussant les épaules, fataliste.

— Je ne sais pas quoi faire pour arrêter ça, mais il faut absolument que l'on trouve une solution. Le problème, c'est que les Allemands l'ont à la bonne, ce salaud ! dit un autre.

En effet, Millard et ses sbires sont comme cul et chemise avec les sentinelles. Ils ont trouvé une combine pour se remplir les poches avec leur complicité. Personne n'ignore que les prisonniers reçoivent de l'argent de leur famille, alors ces connards ont mis au point une forme de racket organisé. Ils nous obligent à payer environ 80 frs par mois pour une tasse d'ersatz de café que nous sommes condamnés à prendre tous les matins avant de partir travailler ! Or, elle n'intéresse personne leur louche de flotte colorée ! On a tous mieux que ça dans nos fermes. Sur le nombre que nous sommes, on peut dire qu'ils se font un sacré paquet de fric ! C'est grâce à l'interprète qui fait l'intermédiaire avec les Allemands qu'ils ont conclu un marché et ont obtenu un passe-droit. Cela permet en outre à ces cinq marauds de ne pas aller travailler ! Les Allemands y trouvent aussi leur compte, car Millard leur achète toutes les semaines, à prix d'or, un mouton ou un veau qui, pour leur part, ne leur coûte rien puisqu'ils le réquisitionnent dans les fermes environnantes ! Ils se goinfrent ensuite tous ensemble, à la santé des couillons qui acceptent docilement de se faire rançonner. L'extorsion de fond a lieu tous les dimanches matins après le rassemblement pour le contrôle des effectifs. Bien sûr, personne n'est heureux de se faire plumer... Pour autant, pas un ne moufte.

— C'est simple, il suffit de refuser ! Ils ne peuvent pas contraindre deux cents personnes à payer, dis-je en pensant tout haut.

Tous les regards convergent vers moi. Quoi, qu'ai-je dit de si étonnant ?

Puis, les discussions repartent bon train autour de ma proposition.

— C'est vrai ça ! C'est une bonne idée. Il suffit que tout le monde soit d'accord. Il faut faire passer le message !

— Oui, oui, ce n'est pas bête, dit René. Si tout le monde est d'accord, on élimine le problème. Les Allemands devront bien se résoudre aussi.

— D'accord, pour moi, je vous suis les gars, dit un autre.

Je me dirige vers la caserne car je suis épuisé et, demain, j'ai encore une longue journée de travail qui m'attend.

Le dimanche matin arrive, l'information est passée. Tout le monde est d'accord pour refuser de payer. Après le baratin habituel des Allemands, Millard demande, comme d'habitude, à toucher les dix-sept francs de la semaine. Bizarrement, il se trouve que je suis le premier de la file. Je sers donc involontairement de porte-parole aux autres.

— Non désolé, je ne paye pas, dis-je d'une voix ferme.

Millard baisse la main et me regarde d'un air ahuri. Comme personne ne réagit, je donne quelques explications... très calmement.

— Je ne vois pas pourquoi je devrais payer un mauvais café tous les matins alors que j'en ai de l'excellent, et autant que je veux chez mes employeurs ! D'ailleurs, nous pensons tous la même chose et vous n'obtiendrez plus rien de personne, dorénavant.

Si l'espace de quelques secondes, Millard paraît quelque peu troublé par mon refus d'obtempérer, il ne se laisse pas prendre de court très longtemps.

— Alors, comme ça, tu refuses ? dit-il mielleux.

Je ne me démonte pas.

— Vous avez parfaitement compris, en effet.

— Veuillez sortir du rang, soldat prisonnier, dit-il d'un ton condescendant et lourd de menaces.

Et il regarde l'adjudant-chef allemand que l'interprète vient d'informer de mon refus de payer. L'Allemand s'avance alors vers moi, se met à m'incendier et à me menacer. Ses propos sont immédiatement traduits par son lèche-botte d'interprète. Après m'avoir hurlé au visage, il se met en retrait et laisse Millard prendre le relais. L'effet de surprise passé, ce dernier affiche un petit air pervers.

— Donc, je vous repose la question, soldat prisonnier. Oui ou non, allez-vous prendre un café demain matin ?

Le ton est sans équivoque, mais je refuse de céder et continue à le regarder bien en face. Je réponds toujours aussi calmement.

— Non.

Je le sens fort contrarié, mais il s'applique à n'en rien laisser paraître. Il appelle deux soldats allemands qui m'encadrent immédiatement tandis que l'interprète fait son rapport. Puis, Millard s'avance vers le second prisonnier et tend la main.

— Alors comme ça, il paraît que vous non plus, ne voulez plus de café ?

Ce dernier hésite quelques secondes et, à ma stupéfaction, se dégonfle et tend la monnaie ! Les suivants aussi ! Toute la compagnie paye comme un seul homme. J'ai bonne mine, moi !

Accusé d'indiscipline, je suis condamné à quatre jours de mitard, sans manger. On me boucle tout de suite dans une cave au sous-sol de la caserne, dans le noir complet. L'odeur est pestilentielle. Je passe une très mauvaise nuit. Je sens souvent des frottements. Probablement des rats. Au petit matin, je n'ai aucune visite, mais au bout d'un moment, j'entends quelqu'un rouspéter par le soupirail. Le ton est en train de monter dans les décibels et les voix se rapprochent.

Gagné ! C'est pépé Bril qui, ne me voyant pas arriver, vient aux nouvelles. Quand il apprend ce qui m'est arrivé, il demande à voir l'adjudant sur le champ. Dès qu'il entend mon fermier, j'imagine que l'Allemand comprend tout de suite que l'affaire ne va pas être simple à régler. C'est qu'il n'est pas commode, le pépère. Il lui dit son désaccord sur le traitement de toute cette affaire et fait un foin terrible. On doit l'entendre à l'autre bout de la caserne.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je ne marche pas dans vos combines, moi ! J'ai besoin de mon employé tout de suite ! Figurez-vous que j'ai mis plus d'une semaine à lui faire reprendre des forces, suite aux mauvais traitements que vous lui avez infligés. Tout cela pour m'entendre dire maintenant qu'il est enfermé pendant quatre jours sans rien manger, simplement parce qu'il a refusé de prendre votre foutu café du matin ? Non, mais, on marche sur la tête ! C'est totalement inadmissible, et indigne de votre armée... Et puis sachez que du café, il en a autant qu'il veut à la ferme ! Et

L'interprète se met à traduire, mais a bien du mal à suivre le débit de paroles de mon copain le fermier.

— Stop ! Stop ! Monsieur, Monsieur ! coupe l'adjudant, vous récupérerez votre homme lorsqu'il aura purgé sa peine, dans quatre jours. Nous sommes désolés pour vous mais, ici, il y a une discipline à respecter.

Mais le père Bril est furieux et refuse de désarmer. On ne se débarrasse pas de lui comme ça ! Ça non ! Il décide d'en venir maintenant aux menaces.

— Vous allez me le faire sortir tout de suite, que je vous dis ! Sans quoi, je m'en vais de ce pas informer le chef de la Kommandantur de vos petites magouilles !

J'écoute l'échange l'oreille collée au plus près de l'ouverture. Je ne veux pas en perdre une miette. Quel brave homme ce père Bril, et courageux aussi. L'argument porte visiblement, car devant la mine renfrognée et la détermination de notre paysan grognon, l'adjudant-chef finit par céder et se dépêche soudain de me faire relâcher. Ni une ni deux, je suis dehors. Mais pépé n'en a pas fini avec lui et, avant de partir, il lui balance une dernière salve.

— Adjudant, vous devez faire cesser immédiatement ces pratiques d'exploitation des prisonniers français si vous ne voulez pas avoir de problèmes. Car, dans le cas contraire, croyez-moi, vous entendrez parler du pays !

Et il tourne les talons sous les yeux des Allemands, médusés par tant d'audace. Ah, mais ! On ne la lui fait pas au pépère !

J'ai encore gagné à la loterie en tombant dans cette famille.

Fin de l'histoire... Ou presque.

Le dimanche suivant, rassemblement dans la cour. Je me sens un peu seul, car je n'y suis pas allé par quatre chemins pour donner mon point de vue aux lâcheurs, qui n'auront probablement pas apprécié. Le fait est, qu'après les directives habituelles de l'adjudant-chef, on nous demande de rompre les rangs. Et oh surprise ! Les cinq feignants ne nous réclament rien. Par contre, ils tirent vraiment une sale tête. Mais, à part ça, aucun d'entre eux ne fait de commentaires. Plusieurs de mes collègues viennent me féliciter chaudement. D'un seul coup, ils sont tous avec moi. C'est cela la solidarité ? Pour moi, c'est encore une bonne leçon. À l'avenir, il serait intelligent que je cesse de m'exposer de la sorte.

*

Plusieurs mois passent sans que Léa ne revienne à Ailly. « C'est un peu compliqué, s'explique-t-elle, avec le commerce et les enfants. » Je lui téléphone maintenant au rythme d'une fois par semaine. Mais pendant ce temps, j'attends toujours mes papiers et mes vêtements pour m'enfuir. Je crois qu'au fond on espère tous les deux ne pas en arriver là. Peut-être que les Allemands vont nous libérer bientôt... C'est ce qu'ils nous promettent sans cesse après tout ! Ce que j'ignore alors, c'est que l'une des clauses de la convention d'armistice signée par Pétain stipule que les un million et demi de soldats prisonniers de guerre français le demeureront jusqu'à signature d'un accord de paix ! Mais que puis-je faire ? Partir en tenue militaire ? Aucune chance avec la traversée de la Somme. Comme les autres, je prends mon mal en patience. En attendant, je reçois de bonnes nouvelles de ma famille.

*

La vie continue à la ferme des Bril. J'ai complètement récupéré malgré une cadence de travail soutenue. Le 8 novembre, Léa m'annonce qu'elle va revenir vers le 12. L'espoir m'envahit. Elle arrive finalement le 15 dans l'après-midi. Nous éprouvons un grand plaisir à nous retrouver. Les nouvelles de la famille sont bonnes dans l'ensemble. J'ai vraiment hâte de les rejoindre. On finit l'après-midi autour d'un dîner, puis, on monte dans la chambre que le boucher met gentiment à notre disposition. J'ai senti ma femme tourmentée toute la journée. Je me décide à en parler.

— Mais enfin, que se passe-t-il Léa, tu ne me sembles pas dans ton assiette depuis que tu es arrivée ?

Elle me regarde tristement et baisse les yeux.

— C'est que je sais que tu vas être fâché, dit-elle doucement.

— Et pourquoi ça ? répondé-je avec une pointe d'inquiétude.

Elle soupire et je vois que ses yeux s'emplissent de larmes.

— Je ne t'ai pas ramené tes habits, Jean. Mais attends avant de te mettre en colère, dit-elle en levant la main pour couper court à d'éventuelles protestations. Je n'y suis pour rien. Ce sont tes parents qui ont refusé que tu prennes ce risque alors que tu vas bientôt être libéré.

Je suis consterné. Mes parents ? Les bras m'en tombent.

Léa se met à pleurer. Elle regrette sûrement de ne pas avoir eu le courage de passer outre leur diktat. Je ne veux pas lui faire de reproches, mais elle voit bien que je suis mécontent et déçu. Je suis même anéanti. Tous mes espoirs s'envolent. Je ne veux pas non plus faire de procès à mes parents. Je les comprends. Ils ont déjà perdu un fils et ne veulent pas que le deuxième prenne des risques inutiles. Ils sont persuadés que je vais bientôt être libéré. Je prends sur moi et console Léa. Je lui dis que nous allons bien trouver une solution. Elle reste deux jours avec moi. Nous nous mettons d'accord pour qu'elle me ramène mes vêtements à la prochaine visite. Nous la programmons pour dans une quinzaine de jours. Après quoi, elle rentre à Dourdan sans problème.

Toutes ces tergiversations nous coûteront très cher, mais cela nous l'ignorons encore sur le moment. Car ce manque d'audace signera la fin de notre avenir conjugal. Il est évident que ma vie aujourd'hui prend un tournant décisif. Il en aurait probablement été tout autre si j'étais rentré.

*

Fin novembre, presque tous les travaux des champs sont terminés. J'attends Léa avec impatience. Elle doit arriver d'un jour à l'autre. Elle me l'a promis.

Malheureusement pour tout le monde, nous ne nous reverrons plus avant longtemps. Un beau matin, les Allemands nous réveillent une heure plus tôt que d'habitude. Rassemblement dans la cour. Personne ne part au travail. On nous informe que des prisonniers se sont échappés dans la nuit ! Ils auraient fait un trou dans la clôture. Comme par hasard, il s'agit de Millard et de sa garde rapprochée ! Mais la vérité est qu'ils ont bénéficié de la complicité de l'adjudant-chef allemand pour prendre le large. Le trou dans la clôture n'est qu'une mise en scène pour que leur complice n'ait pas de problème avec sa hiérarchie. D'ailleurs certains d'entre nous disent les avoir vus sortir par la porte de bon matin. Ils se sont même demandés où ils pouvaient bien se rendre de si bonne heure. Et en effet, l'avenir me donne raison, c'était bien le moment ou jamais de partir. Car dans quelques jours, il en sera définitivement fini de notre pseudo liberté.

Un matin, alors que nous nous préparons à regagner nos fermes respectives, les grilles de la caserne restent closes. Nous apprenons que nous allons être transférés au camp d'Abbeville à 30 km d'ici, en vue de notre libération ! Presque tous mes compagnons y croient, moi pas tellement. Il s'agit d'un ultime mensonge qui va permettre aux Allemands de nous embarquer à bord de leurs camions dans le calme.

Nous voilà donc partis pour le camp d'Abbeville sans préavis. Nous sommes plusieurs milliers et, bien sûr, pas question de libération. Voilà pourquoi Millard et ses copains ont mis les voiles. Ils avaient été prévenus ! Pour moi, c'est désormais trop tard, j'ai laissé passer ma chance. Le piège s'est refermé ! Nous sommes à la fin du mois de novembre, et Léa va venir pour rien. Ma famille va s'en mordre les doigts, c'est sûr. En attendant, pour nous, c'est le retour de la promiscuité et de l'insécurité alimentaire, car nous sommes entassés dans des baraquements sales, avec pour tout repas des rations d'enfant de trois ans. Le cauchemar de la faim réapparaît donc, les poux également. À la ferme, mes employeurs apprennent mon transfert avec surprise.

Huit jours plus tard, Albert Bril se présente au camp à vélo, avec un colis de ravitaillement. Le haut-parleur aboie soudain qu'un certain Jean Caille doit se présenter à la réception. Albert m'y attend. Nous sommes heureux de nous revoir. Il a les larmes aux yeux.

— Bonjour, Jean.

— Bonjour, Albert. Tu vois, je crois que c'est foutu pour nous, la libération.

— Je suis terriblement désolé ! Si tu savais comme je regrette de ne pas t'avoir aidé à t'échapper quand il en était encore temps. Nous regrettons tous, crois-moi. Tiens, prends ce colis. À ce que je vois, tu en as bien besoin.

Je suis ému moi aussi. J'aimais bien la famille Bril. Je ne leur en veux pas. Je me reprends. Je ne tiens pas à inspirer de la pitié à Albert.

— Comment ça va à la ferme ? dis-je pour me donner contenance.

— Très bien, mis à part que nous sommes tous abattus par le sort qui vous a été réservé. Au fait, ne t'inquiète pas pour ta famille. Nous l'avons prévenue tout de suite.

J'ai hâte d'ouvrir son colis. Je le remercie.

— Tu diras merci à tes parents pour tout, également.

— Je reviendrai toutes les semaines pour te ravitailler, ajoute-t-il avant de disparaître. Bon courage. Tiens le coup !

Je rejoins ma case puis m'isole pour me rassasier. Ici tout le monde a faim, et c'est chacun pour soi. Le rab va dans ma musette qui ne me quitte pas une minute. J'ai appris la leçon.

Les semaines passent, nous sommes déjà en décembre. Albert reviendra trois fois pendant mon internement. La dernière fois que je le vois, c'est à la veille de Noël. Une fin d'année plutôt triste dans ce camp pourri. C'est le moment que choisissent les Allemands pour nous amener à la gare et nous faire embarquer dans des trains de marchandises. Nous sommes une quarantaine par wagon, et on se gèle. Personne ne nous informe de notre destination. L'inquiétude, parmi nous, est immense.